

Préparation au séminaire d'été 2023

Étude du séminaire XX de Jacques Lacan, *Encore*

Mardi 7 mars 2023

Président-Discutant : Valentin Nusinovici

Leçon 9 : Lucas Rabsztyn

Il y a sans aucun doute bien des manières de présenter ou du moins de commenter cette leçon du 20 mars 1973, qui est une sorte de parcours des concepts lacaniens sous l'angle du savoir, de la vérité et de ce qui en constitue une limite. Et ce, en insistant sur les effets produits par une écriture.

Je vais donc faire quelques remarques, en laissant presque complètement l'*hainamoration* de côté puisque c'est le sujet de l'exposé de [Paula] Cacciali.

Pour commencer, je voudrais situer cette leçon dans le séminaire.

Dès l'amorce du séminaire, au tout début de la première leçon, Lacan parle de ce « je n'en veux rien savoir » qui fait que « sans doute je suis encore là. »

Cette leçon-ci, donc du 20 mars 1973, vient juste après celle dans laquelle Lacan avait présenté les formules de la sexuation. Il les avait inscrites au tableau et commencé son propos en disant : « Après ce que je viens de vous mettre au tableau, vous pourriez croire que vous savez tout. Il faut vous en garder justement ! Parce que nous allons aujourd'hui essayer de parler du savoir. De ce savoir que dans l'inscription des discours, ceux dont j'ai cru pouvoir vous exemplifier que se supporte le lien social, dans cette inscription j'ai mis, j'ai écrit S2 pour symboliser ce savoir. » Pour la leçon précédente le programme était déjà de parler du savoir. C'est un fil qui traverse tout le séminaire.

Et, enfin, on se souvient aussi que ce séminaire se situe entre l'écriture des discours, dans *l'Envers de la psychanalyse* à partir de la rentrée de 1969, et la topologie des nœuds qu'il commencera à travailler, à dire, à écrire pour son

auditoire, à partir du séminaire qui suit *Encore*. En effet après quelques remarques d'introduction Lacan s'appuie sur la formalisation du discours de l'analyste pour commencer son propos. Dans cette leçon-ci il y a un schéma qui fait beaucoup penser au nœud borroméen.

Deuxième remarque

Elle porte sur l'utilisation des lettres. Les discours s'écrivent en posant 4 lettres différentes S1, S2, \$, petit *a*, à des places appelées :

- agent ou semblant,
- autre ou jouissance,
- production ou plus de jouir,
- vérité, agencées par un sens de parcours. (Dans le sens des

aiguilles d'une montre) Alors que dans les formules de la sexuation les deux lettres S1 et S2, signifiant maître et savoir, disparaissent pour faire place à 3 autres lettres : grand Φ , L, et S (A).

Dans le schéma que Lacan propose dans cette leçon, c'est \$ qui disparaît. Il n'y a donc plus de sujet barré, plus de signifiant maître et plus de savoir...

Quoi qu'il en soit nous sommes en plein dans les effets d'une écriture, de plusieurs écritures, entre plusieurs écritures qui ont des effets positifs : « leur écriture même constitue le support qui va au-delà de la parole, qui pourtant ne sort pas des effets mêmes du langage et où pourtant se désigne ce quelque chose où, à centrer sur le symbolique, quelque chose qui importe à condition de savoir s'en servir, ..., pour retenir une vérité congrue » comme le formule Lacan (p. 149). Le symbolique permet d'accéder à la vérité, mais pas à une révélation, une vérité congrue.

Mais elles peuvent aussi avoir un effet de fixation, de psittacisme même (on répète parfois par facilité des mathèmes). C'est une inquiétude qui ne date pas de la formalisation lacanienne (qui utilise la lettre), car Freud aussi se méfiait d'une utilisation trop massive de concepts qui viendrait abraser la singularité des cas et ainsi voiler le réel.

Troisième remarque

Il me semble que dans cette leçon il ne s'agit plus pour Lacan de la position féminine par rapport à l'autre position, masculine comme dans la leçon précédente mais que cependant : – il s'agit encore d'une logique de *pas-tout*, cette fois-ci concernant le savoir ;

– le point de départ est une vérité comme il le dit, qu'il énonce ainsi : « Plus l'homme prête à la femme de le confondre avec Dieu, c'est-à-dire ce dont elle jouit, moins il hait, et du même coup aussi bien, moins il aime. » Cela concerne donc aussi la position féminine.

Plan de la leçon, de manière un peu arbitraire :

– L'introduction, Lacan annonce qu'il va parler du savoir et faire le joint avec l'*hainamoration*, et revient sur ce qui l'avait polarisé la fois précédente ;

– une première partie s'engageant à partir de la vérité et présentant les termes du schéma, que je ne sais pas comment appeler, peut-être le schéma de la vérité, mais qui évoque en tout cas le mouvement autour de la jouissance (pp. 146 à 152) ;

– une deuxième partie sur l'exercice du savoir, l'impossibilité de sa transmission par communication, la question du savoir dans l'Autre, la haine (pp. 153 à 157).

La vérité

Il s'agit de la vérité du sujet et pas d'une vérité de type *Weltanschauung* vérifiable par observation ou par déduction logique à partir de théories scientifiques.

Lacan commence par dire que si le vrai vise le réel ce n'est que comme fruit d'une longue élaboration, d'une réduction même des prétentions à la vérité. Je le cite : « Partout où nous la voyons se présenter, s'affirmer elle-même comme d'un idéal de quelque chose dont la parole peut être le support, partout nous voyons que la

vérité n'est pas quelque chose qui s'atteigne si aisément ». Mais justement avec Lacan, si la psychanalyse a une présomption, c'est qu'il puisse s'en constituer un savoir sur la vérité. C'est un rappel du discours de l'analyste.

Mais qu'est-ce que la vérité ?

Puisque je n'ai pas beaucoup de connaissances en philosophie (encore moins de savoir, encore que cela commence à rentrer un peu sous la peau, depuis que je lis Lacan, à force), je me suis intéressé à ce que disent les philosophes de la vérité. Article vérité du Vocabulaire *européen des philosophies* paru sous la direction de Barbara Cassin. Je cite : « dans les langues européennes les différents termes pour dire vérité (*Truth, Wahrheit, etc...*) ne posent pas de problème majeur de traduction, dans la mesure où leur champ sémantique est également large », ils sont en effet « toujours chargés de significations à la fois ontologiques, gnoséologiques¹, logiques et morales ». Les différentes langues ont intégré, de manière sensiblement égale, une évolution qui a dégagé la notion de vérité de son contexte initial poétique, religieux et juridique. (Lacan y fait référence dans la leçon). Pourtant notre tradition est en l'occurrence particulièrement composite et hétérogène.

Il y a trois paradigmes principaux pour la vérité.

- Le paradigme hébraïque, *Émet*, est théologico-juridique. Il signifie « solide, durable, stable » et nomme la fidélité de l'alliance homme-Dieu et la confiance en la promesse, (ce qui le fait systématiquement analogue au *Truth* anglais).
- Le paradigme grec, *alêthéia*, construit la vérité comme un rapport de privation au caché, à l'oublié (il est construit à l'aide du a-privatif et *lanthano* qui signifie être caché), dans l'idée d'un dévoilement, d'un décèlement.
- Le paradigme latin de *veritas*, déterminant pour la majorité des langues vernaculaires modernes, est normatif : il désigne la correction et le bien-fondé de

¹ Relatif à la théorie de la connaissance

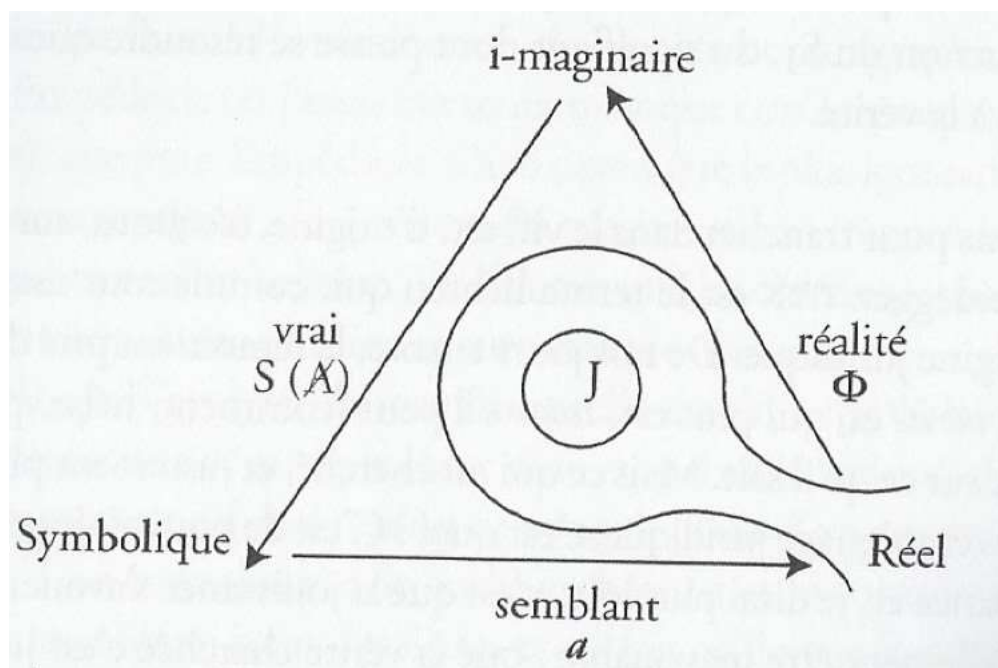
la règle ; c'est la vérité juridique que « verrouille », que garde et conserve (comme la *Wahrheit* en allemand) une institution légitime.

Ces trois paradigmes ne subsistent pas forcément à l'état isolé, c'est ainsi que la tradition néo-testamentaire, adossée aux traductions de la Bible, noue les trois sens précédents, dans la Vérité (V majuscule) entendue comme autorévélation divine, l'avènement du fils, réalisant la promesse du Père dans l'institution de l'Église.

Il me semble intéressant d'avoir ces notions en tête car toute la leçon en est parcourue (et on s'étonne moins d'entendre Lacan autant parler de Dieu)

Pour Lacan la vérité ne peut que se *mi-dire*. Et en plus, il y a une limite qui est la jouissance.

Voici le schéma qu'il propose :



En haut, il y a l'imaginaire avec le petit *i* de l'habillement de l'image de soi, l'enveloppe de l'objet *a*. En partie la haine a sa source dans *i* (je ne crois pas que Lacan le dise directement dans cette leçon).

Cela ne se voit pas sur le schéma, parce que les flèches donnent l'impression d'un mouvement circulaire, mais c'est bien le symbolique qui est premier par rapport au réel. Toute la leçon est centrée sur le symbolique, et en particulier sur l'écriture.

Le réel est ici présenté comme une impasse de la formalisation, et même de la formalisation mathématique. Lacan la définit comme l'élaboration la plus poussée de la signifiante. Il oppose signifiante et sens. En mathématiques la formalisation n'a aucun sens, elle ne veut rien dire, elle est à contresens dit Lacan. À partir d'axiomes, peu nombreux en général, on peut construire des théories, qui sont une pure suite de symboles sans aucun sens mais avec une signifiante d'après le terme de Lacan. Par exemple on construit l'ensemble des nombres entiers à partir d'axiomes, il y a plusieurs façons de faire, par exemple les axiomes de Peano. Lorsqu'on utilise les nombres entiers (ainsi que les rationnels, puis les réels si vous voulez), on manipule un objet qui n'a pas besoin de représenter quoi que ce soit de la réalité. Mais pour apprendre les nombres entiers on compte des billes ou des pommes...

Autre point essentiel, la formalisation mathématique ne se supporte que de l'écrit, il n'y a pas besoin d'autre chose. D'ailleurs aujourd'hui les ordinateurs sont capables de générer des mathématiques par l'intermédiaire d'algorithmes. Les informaticiens génèrent des théorèmes. Pour les *parlêtres* par contre, il y a besoin de la parole pour faire des mathématiques car le désir doit être impliqué.

Le réel s'accède du symbolique à son point le plus extrême. Lacan utilise l'image de l'araignée qui secrète sa toile qui est une surface, un réel, comme portant déjà une écriture (*parêtres* de la surface)

Pour appuyer sa conception du symbolique comme utile à rendre compte de l'expérience de la psychanalyse, de ce que ne s'y désignerait que ça qui retient les corps invisiblement (je comprends « la jouissance »), Lacan oppose :

- la formalisation mathématique, une écriture à partir de lettres, c'est ce qui est à l'un des extrêmes, la signifiante pure ;
- à la théorie hegelienne du sens de l'histoire, qui elle est du côté de l'imaginaire. Cela servirait à retenir une vérité congrue, *pas-toute*, celle qui se met en garde dès la cause du désir, désir présumé inscrit d'une contingence corporelle.

Je passe sur l'écriture de Φ pour le phallus en psychanalyse, qui cesse de ne pas s'écrire alors que le rapport sexuel ne cesse pas de ne pas s'écrire. (pas assez de temps, on peut en parler après mes commentaires)

L'écriture des lettres dans le schéma, le petit a , le $S(A)$, Φ , apportés sous un angle dépréciatif puisque :

- Le vrai est impossible de dire tout entier, $S(A)$;
- Le petit a est un semblant d'être ;
- La réalité est plutôt le peu de réalité du principe de Freud puisqu'elle est enracinée dans le fantasme.

Le réel est un ouvert entre le semblant qui résulte du symbolique et la réalité telle qu'elle se supporte dans le concret de la vie humaine.

On voit que ces trois termes, semblant, vrai et réalité sont décalés par rapport aux R, S, I.

On dirait un schéma de mouvement circulaire, une machine composée d'une pièce tournant autour d'un axe J, axe fonctionnant comme une limite inamovible, inatteignable, impasse de la formalisation. C'est une boucle car on n'en sort pas.

S'il est évident que la jouissance est une des modalités principales du social aujourd'hui, on peut se poser la question en quoi l'exercice (dont l'étymologie est le mouvement) de ce savoir supporté par cette graphisation est utile dans la cure, par rapport à une pratique classique du signifiant qui est la mise en acte du silence

dans l'Autre. Qu'est-ce que ça apporte ? En tout cas cela rend compte de la répétition.

Qu'est-ce que le savoir ? Qu'est-ce qui sait ?

Lacan rappelle que c'est l'analyse qui est venue annoncer qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, un savoir qui se supporte du signifiant comme tel. Un rêve n'introduit à aucune expérience insondable, à aucune mystique, cela se lit dans ce qui s'en dit. C'est l'Autre avec un grand A qui sait. Mais est-ce qu'il sait vraiment ? Et que se passe-t-il s'il ne sait pas ?

Si l'Autre, le lieu des signifiants donc du savoir, ne sait rien, c'est embêtant, puisqu'on ne peut pas le haïr et donc, puisqu'il n'y a pas d'amour sans haine, on ne peut pas l'aimer, ni penser qu'il nous aime.

Lacan propose l'idée que dans le christianisme, le Christ n'est pas tant là pour sauver les hommes que pour actualiser la haine de Dieu. C'est presque blasphématoire.

Le savoir est difficile de ce qu'il faille y mettre sa peau, il est moins difficile de l'acquérir que d'en jouir. À chaque exercice du savoir, cette acquisition se répète. La fondation d'un savoir c'est que la jouissance de son exercice c'est la même que celle de son acquisition.

Le savoir n'est pas compatible avec la communication. Il ne s'importe ni ne s'exporte. Avec le savoir d'un tel, Lacan prend l'exemple de Marx, on ne fait pas comme un tel. On ne fait pas *commarxe*.

La lettre est analogue d'un *germen*, que nous devons séparer des corps auprès desquels il véhicule vie et mort ensemble.

La haine, une haine solide, s'adresse à l'être.